Joseph RASSAM, Le silence

Paris, Artège Lethielleux, 2017, 279 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45131>
DOI : 10.4000/assr.45131
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018
Pagination : 350-352
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Joseph RASSAM, Le silence », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45131> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45131>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Joseph RASSAM, Le silence

Paris, Artège Lethielleux, 2017, 279 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Joseph RASSAM, *Le silence*, Paris, Artège Lethielleux, 2017, 279 p.

- 1 Cette nouvelle édition, « corrigée et enrichie », de l'ouvrage de Joseph Rassam, paru en 1989, a d'abord été « appauvrie », si j'ose dire, par l'absence du sous-titre originel : « *Comme introduction à la métaphysique* » (repris seulement en page intérieure) – remplacé en couverture par la précision injonctive (pourrait-on dire restrictive ?) « *un chemin vers Dieu* ». Non certes que « Dieu » soit absent de l'œuvre, mais si l'auteur n'y faisait pas « appel » liminaire, ce n'était pas un hasard : laissant place entière à d'autres conséquences ou choix de lecture et de réflexion, il évitait ainsi de rabattre immédiatement la question métaphysique sur la réponse théologique. Ainsi les portes demeuraient ouvertes à des déploiements de sens, complices, sans doute, mais parallèles, ou relevant d'une autre économie de la pensée. Et d'une autre prise en charge et en compte de la « spiritualité ». C'est à partir de la longue tradition spiritualiste française, en effet, que l'auteur conduit sa méditation sur cette catégorie centrale de cette spiritualité, *le silence*, comme acte fondateur de « l'étonnement philosophique ». Philosophe thomiste, J. Rassam (1917-1977) participe de ce foisonnement de penseurs opérant dans le lointain héritage de Maine de Biran, mais dont l'invasion structuraliste a risqué au xx^e siècle d'en éteindre le flamboiement. Les voici en quelque sorte ici ressuscités, et le lecteur revient avec bonheur à ces sources comme à des nourritures premières et essentielles. Ainsi de Louis Lavelle, d' Aimé Forest, de Michel Navratil, de Jean Nabert, de Gabriel Marcel, etc. En consonance/ dissonance avec Bergson, avec Freud, avec Lacan, avec Gusdorf. Des débats de haute valeur, autour de la parole et de son fondement, des choses et de leur vérité, de l'esprit et de son recueillement. De la mystique et de l'Absolu qui s'y engage.

- 2 Tout se joue dans le double rejet – du nominalisme positif, qui, pour Georges Gusdorf, résorbe la réalité dans le langage, le langage ainsi « dévorant le réel » – et il n'est ici nulle ouverture proprement métaphysique possible, la transcendance étant « conférée à la parole ». Et rejet du nominalisme « négatif et scientifique » qui qualifie les recherches du Cercle de Vienne, et qui interdit *ipso facto* toute spéculation métaphysique. Ici concept, et là langage ne peuvent rendre compte de l'être fondamental des choses puisque se substituant à cette quête de la vérité au-delà de la mise en parole et de l'objectivation de ces choses mêmes. « Un discours, écrit J. Rassam, ne peut avoir valeur de vérité que par un au-delà du discours », et plus précisément dans cette zone infiniment délicate et décisive où tout se dispose au silence. Non un silence qui renverrait à quelque secret ou quelque impossibilité d'énonciation, mais un silence comme un acte de présence de la chose en elle-même souveraine et unique. Ce silence ne s'oppose pas à la parole, « il est ce qui précède la voix et la parole ». Plus encore : il est « intérieur à la parole », comme sa condition et son défi. « C'est de ce silence fondamental que la parole puise la plénitude de son sens ». Sans doute est-il, selon la formule de Lavelle, cet « acte intérieur » par quoi « l'esprit se recueille pour accueillir le sens de toutes choses ». Mais il est en son principe le lieu catégorique où s'origine le sens. Ce sens, cette signification, sont, si l'on peut dire, antérieurs à tout langage, *a fortiori* à tout concept, qui n'en peuvent être que les révélateurs.
- 3 On aura compris que la parole, loin d'être « l'essence du monde et de l'homme », tire « son origine et sa consistance » de cette « plénitude d'être » que signifie le silence intérieur dont elle n'est que le dépositaire approximatif. Car si le silence, dans la méditation de J. Rassam, est « cette part de lumière que l'être communique à l'esprit », s'il en est la vérité, ou s'il conduit à la définir, tel silence doit aussi s'entendre comme, des choses, leur *poétique*. « Le fond de l'être, c'est le silence ». C'est dire aussi bien que ce silence est « l'acte » par lequel les choses viennent à leur sens propre, singulier. « Ineffable », puisque non immédiatement dicible, mais qui est « au cœur du dire », et comme son « âme ». Ce qui se dit aussi « présence ». De ces « choses », le poète pourra « prendre parti », comme le proposera à son heure exacte Francis Ponge. Mais, rappelle J. Rassam, Valéry avait déjà, dans ses *Charmes*, écrit cette aventure conjointe du silence et de l'être en sa pauvreté/pureté : *Patience, patience/ Patience dans l'azur/ Chaque atome de silence/ Est la chance d'un fruit mûr*. En ce moment de la méditation, le débat de J. Rassam avec Bergson, apparaît secondaire, qui oppose le primat du devenir sur l'être, chez le philosophe, au primat de l'être sur le devenir chez le thomiste. Car il est également dans la philosophie bergsonienne une « résignation au silence », qui entre sans difficulté en consonance avec le silence originel dans la pensée de J. Rassam. Et c'est parce qu'il est « originel » que ce silence signe, à rigoureusement parler, la « transcendance de l'être à la pensée ». Et c'est sans doute en cette transcendance qu'il convient d'en venir à Dieu, selon l'auteur (« Dieu habite le silence ») – ou, plus prosaïquement, et sans qu'une orientation « théologique » en puisse prendre ombrage, à cet « acte *personnel* de ressaisissement intérieur » (italique ajouté) dont chaque sujet porte alors la responsabilité.
- 4 Il faut aller plus loin encore dans cette métaphysique du silence. Si le silence est la seule voie d'accès à la « vérité » des choses, ou, plus exactement, est en lui-même cette vérité, alors, « être attentif » à ce silence, « c'est être disponible à une certaine présence dans la détresse même de l'absence ». Dans cet « être fini » qu'est toute chose, et sans autre qualité que « d'être-là », « discerner, par le fait même qu'il est, un aveu

informulé ». Cet aveu, selon Louis Lavelle, et contre le désespoir d'être, comme l'homme de Robert Musil, précisément, « sans qualité » – quantité interchangeable –, c'est cette « présence pure qui précède et soutient toutes les présences particulières » et les engage dans la complicité d'un « regard intérieur » dont elle est la source et la loi. Cet « au-delà de l'être », cette « lumière au-delà des choses même qu'elle éclaire », dont parle Plotin dans sa définition de la contemplation, est en même temps immanente à ces « choses » : elle est aveu de leur sens. F. Rassam peut ainsi vouloir « laisser parler les choses elles-mêmes ». Mais plus qu'une parole, à vrai dire, il s'agit ici d'un « appel lancé par (leur) présence même »

- 5 Si le silence est bien, ainsi que le propose J. Rassam, « l'âme du discours métaphysique », et l'acte « initial et fondamental du réalisme mystique », c'est parce qu'il désigne, en tout « être », et « sous la moindre réalité concrète, la réalité même de l'Absolu ». Et c'est bien en ce sens que cette « présence » des choses renvoie nécessairement à leur dimension poétique : une mystique s'y énonce, disant la rose raison de la rose, en deçà du symbole, au-delà de sa matérialité. Dans ce que Catharina Regina von Greiffenberg, mystique allemande et luthérienne du XVIII^e siècle, nomme *l'imperceptible* : « Le visible pointe la chose invisible : c'est là qu'est la source, dans l'imperceptible ». Cette lumière dont les choses font « aveu », est le fondement de leur présence et du silence qui l'assume. Elle est, pour J. Rassam, « plénitude de Dieu ». À tout le moins est-elle offrande poétique. Dieu : tout un poème ?